



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Costume sortant des ateliers de M^r. Barde aîné, Rue Beaujolais N^o 5.



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

*Robe de gaze barège garnie de coque de gaze et d'ornement de satin,
Chapeau de crepe orné de blonde et de fleurs, pelerine de tulle garnie d'une
ruche et de Nœud de satin.*

843

(IV^e ANNÉE.)

N^o XI.—TOME VIII.

81

25 AOUT 1824



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes



des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

MAIS pourquoi donc, Mesdames, parlez-vous si rarement de nous?... ne serions-nous plus d'aucun prix à vos yeux? puisque votre petit messenger est devenu un voyageur cosmopolite, et qu'il butine dans tous les pays des modes et des usages qu'il vient ensuite vous transmettre, pourquoi ne le

chargeriez-vous pas d'observer aussi la mise des hommes de l'Abyssinie, du Congo, etc., etc? Messieurs, nous vous répondrons d'abord que, notre journal étant spécialement consacré aux dames, nous n'avons jamais eu la prétention de supposer que, d'après la solidité de votre caractère et de vos goûts, vous eussiez pu vous déterminer à jeter un coup d'œil sur une feuille aussi légère. La sublimité de votre génie vous élève trop au-dessus de ces futilités, qui font une partie essentielle de notre bonheur. Mais nous nous arrêtons, en nous rappelant qu'une louange trop outrée équivaut parfois à une ironie; et, si vous alliez vous tromper sur nos intentions!....

Nous vous dirons encore, Messieurs, que si nous aimons parfois à rechercher chez les peuples d'un autre hémisphère des costumes plus ou moins bizarres, c'est surtout pour les présenter en opposition avec le goût et l'élégante simplicité de nos modes actuelles; mais, en conscience, en fait de bigarrures et d'étrangetés extravagantes, nous n'avons réellement pas besoin, pardonnez-nous cet aveu, d'aller voyager si loin pour vous en offrir un parfait modèle. Nous vous le présentons aujourd'hui, en vous assurant que ce costume a été adopté par quelques suprêmes élégans. Ainsi nous devons craindre de voir bientôt nos jeunes gens, pour ainsi dire, travestis en de sinistres personnages, escorte habituelle du deuil et de la douleur. Sûrement ces jolis manteaux en mousseline que portent par-dessus leurs riches habits les habitans de l'île de Célèbes, valent bien ces espèces de robes de chambre en draps blanc sale que vous venez de mettre au jour, et les gracieux turbans qui couvrent le front de ces insulaires sont préférables encore à tous ces chapeaux-caricatures, dont vous variez sans cesse les formes, sans qu'aucun ne soit agréable à la vue; mais que cela ne vous arrête pas, Messieurs; continuez de grâce à inventer des mises bien baroques; plus vous serez originaux, plus vous nous enchanterez, et nous vous promettons de suivre fidèlement vos caprices, afin qu'ils puissent servir de lois, et être imités dans l'un et l'autre monde où la mode française étend son despotique empire.

Les *chapeaux-pèlerines* perdent un peu de leurs formes ; généralement on voit moins de chapeaux en paille. Ceux en gaze ont toujours la passe ronde et plus petite qu'au commencement de l'été. Comme on s'est convaincu qu'il fallait perdre l'espoir d'avoir à se garantir des rayons du soleil, on a renoncé à innover quelques nouvelles formes de chapeau pour cette saison.

Les lingères, voyant qu'il fallait renoncer, cette année, à avoir de grands succès dans l'invention des garnitures ou broderies sur les robes blanches, se sont rabattues sur les *pèlerines*, écharpes et fichus en mousselines. Rien de plus joli, de plus élégant que les différentes formes sous lesquelles se reproduisent ces gracieux accessoires aux toilettes des dames. Les pointes très-rapprochées et garnies d'une ruche de tulle, voilà, pour les *pèlerines* rondes, la mode la mieux adoptée.

Défiez-vous de ces empiriques, répète-t-on sans cesse, de ces charlatans qui pour deux sols vous vendent un remède infallible contre toute espèce de maladie ; mais que cette crainte salutaire ne vous fasse fermer les yeux sur l'avantage que peut vous procurer tel autre spécifique, innocent dans sa composition, et dont l'efficacité a été approuvée par les gens de l'art, et démontrée par l'expérience. Tel est l'*opiat anglais en liqueur*, dont l'annonce a été envoyée dans le dernier Numéro. Nous en avons fait l'épreuve, et cette eau *anti-scorbutique* a toutes les vertus qu'elle promet. Nous engageons donc les dames à s'en servir avec une entière confiance, en leur rappelant que cet *opiat* se trouve chez M. Levasseur, rue des Trois Pavillons, n° 2, au Marais.

LE TRÉSOR.

SUITE ET CONCLUSION.

Ainsi que l'avait prédit l'oncle, la possession du trésor vint gâter le bonheur de George. Après des efforts inouïs pour devenir possesseur de la forge mystérieuse ; après de

grandes dépenses pour y faire les fouilles nécessaires à ses projets, le malheureux George vit fuir la fortune, après laquelle il courait; la préoccupation de son esprit lui faisant négliger son commerce, ses engagements se multiplièrent; pour les remplir en partie, ou apaiser ses créanciers, il remit en vente cette maison, qu'une aveugle ambition lui avait fait acquérir si cher: il ne se présenta point d'acheteurs; les poursuites judiciaires commencèrent, et George se vit tout à coup plongé dans une misère aussi grande que cinq ans auparavant, lorsque, pauvre et sans état, il allait partir pour gagner de quoi épouser Marie.

Dans ces heures pénibles, George pensait à l'aventure nocturne de Marie, aux trésors qui, d'après le récit de l'étranger, devaient être enfouis sous la forge, et le désir de s'approprier ces richesses devenait chaque jour plus ardent; il visitait souvent tout seul les recoins les plus cachés de ces vieux murs; il veillait jusqu'après minuit, pour guéter l'apparition des fantômes, et son oreille cherchait à recueillir le son le plus léger; mais les marteaux étaient silencieux, la forge muette, et le bruit du vent nocturne, soufflant à travers les vitres brisées, faisait seul frissonner le triste George.

Cependant, attaché à la poursuite de son projet, et malgré l'état de pénurie où il se trouvait, il résolut de continuer les fouilles; il prétextait la nécessité d'examiner si les fondations étaient assez solides pour supporter une construction nouvelle, et se mit à l'œuvre lui-même avec le seul ouvrier qu'il put payer. Mais il eût beau amonceler les terres, remuer le sol à plus de dix pieds de profondeur, il ne trouva rien qui remplît son attente. Un jour, accablé de tristesse et de fatigue, il s'assit près du compagnon de ses travaux; le chagrin qui le dévorait n'échappa point à cet homme qui, avec adresse et une apparente bonhomie, parvint à pénétrer son secret; il fit entendre à George qu'il devinait fort bien dans quel but il faisait ces fouilles, et que de telles recherches ne l'étonnaient nullement; qu'il y avait une foule d'exemples à citer à l'appui de ces croyances trop méprisées par un siècle d'incrédulité; il connaissait lui-même plus d'un moyen de charmer les Gnomes, ces gardiens des trésors; on pouvait leur tendre des pièges, les évoquer par des paroles, ou les attirer par des offrandes de lait et de miel; mais tous ces moyens, trop longs dans leurs

résultats, souriaient peu à l'impatience de George, qui, sans avouer ouvertement son secret désir, demanda s'il n'était pas une méthode plus prompte, pour arriver au même but. — J'en sais une, répondit l'ouvrier à voix basse et en hésitant, dangereuse ! il est vrai.... mais sûre, et qui ne demande que du courage et de l'adresse ; les génies de la terre aiment beaucoup les enfans, et souvent quand ils les trouvent seuls, ils leur apportent leurs trésors pour leur servir de jouets. Il faut donc conduire, vers minuit, un fils premier né, dans le lieu habité par les Gnomes ; se cacher avec soin, mais de manière à pouvoir épier tous leurs mouvemens ; la voix de l'enfant les attirera, ils viendront jouer autour de lui ; lorsqu'on verra sur la terre une quantité suffisante d'or ou de pierreries, on jettera dessus une chemise qui ait appartenu à l'enfant, et on enlèvera en même tems celui-ci, avec une grande vitesse ; car les Gnomes, effrayés de la vue d'un homme, pourraient en s'enfuyant enlever l'un et l'autre.

Ces folles rêveries débitées d'un ton à la fois grave et persuasif, par un vieillard, dans un lieu que la tradition regardait comme tout plein de merveilles, frappèrent vivement le faible esprit de George ; son espoir, son courage se ranimèrent ; en quittant la mazure, il avait pris la ferme résolution de tenter la fortune, et d'amener son fils, jeune enfant de trois ans, pour l'aider à dérober aux génies de la terre les trésors de Merwig.

Ne pouvant donner qu'un extrait de ce conte, nous n'entrerons point dans les détails de ce qui suivit cet entretien, nous nous hâtons d'arriver au dénouement.

Marie approchait du terme de sa grossesse, l'embarras augmentait dans le ménage, les créanciers de George, irrités de ses longs délais, portèrent leur plainte devant les tribunaux, et la sentence la plus rigoureuse fut prononcée. Dans cette extrémité, George se résolut à employer le moyen indiqué par l'ouvrier des ruines, pour se procurer l'argent dont il avait besoin ; mais pour n'avoir rien à se reprocher, il écrivit à un riche fermier, avec lequel il avait fait des affaires, lui fit une peinture fort vive de son affreuse situation, et ne lui cacha point qu'il était résolu de chercher son salut dans un moyen extraordinaire, s'il ne venait à son secours.

Il ploya cette lettre, dans laquelle l'incohérence des idées

peignait le trouble de son ame ; il l'envoya par un exprès, auquel il recommanda toute la diligence possible, et comme il avait pris la résolution de conduire son enfant aux ruines le jour même, où il recevrait une réponse négative, une sorte de calme s'établit dans son esprit : c'était celui du désespoir.

Le répit accordé par la loi expira. Le lendemain la pauvre famille devait être expatriée, et George conduit en prison. Le soir vint, et la tristesse redoubla ; Marie consolait son mari ; le vieux Bernhard même, quoique l'imprudente conduite de George lui ait fait perdre tout le fruit de ses épargnes, l'engageait à ne point se désespérer ; car tous deux étaient effrayés de l'état de stupeur dans lequel George paraissait plongé.

Dans ce moment le messenger revint, il n'apportait point de réponse ; le fermier était absent. George n'en demanda pas davantage : maintenant, tout est décidé ! dit-il à voix basse ; il prit son fils sur ses genoux, le caressa beaucoup, et parut assez tranquille le reste de la soirée.

Minuit était passé lorsqu'un coup violent, frappé à la porte de la rue, éveilla Marie plongée dans son premier sommeil. Elle courut ouvrir à un inconnu, qui s'excusa de sa visite à une heure aussi indue sur la nécessité de parler au maître de la maison : dites-lui que j'apporte une bonne nouvelle, ajouta-t-il, en voyant que la jeune femme hésitait à répondre. Marie appela George, il ne répondit point ; elle le chercha par toute la maison. Tout à coup ses yeux se portèrent sur le berceau de son fils ; il était vide !... Frappée d'un horrible pressentiment, elle surmonte sa faiblesse ; elle s'élance hors de la maison, et parcourt les rues silencieuses ; l'étranger a peine à la suivre : haletant, elle arrive près de la redoutable forge. Une lueur rougeâtre paraissait à travers les murs délabrés, il s'en échappait de faibles gémissemens : « Juste ciel ! s'écrie l'infortunée Marie, c'est la voix de mon enfant !... »

A cet instant la lueur disparut, avec un bruit terrible ; mais les gémissemens redoublèrent. Marie se précipita dans la maison, et à la lueur de la lanterne que portait l'étranger, elle aperçut son mari faisant d'inutiles efforts pour sortir des décombres sous lesquels il était à moitié enseveli ; à cet horrible aspect, Marie pousse un cri lamentable, et s'évanouit dans les bras de l'étranger.

Les fondations affaiblies par les fouilles imprudentes de George, avaient manqué tout à coup : un pan de muraille venait de s'écrouler, et avait écrasé dans sa chute le père et l'enfant. George palpitait encore sur la terre ; il était tout couvert du sang de son enfant qu'il avait voulu sauver ; il le tenait encore dans ses bras mutilés. La malheureuse Marie, que les douleurs aiguës de l'enfantement venaient de rappeler à la vie, se traîna vers ces tristes objets ; et, pressant de ses deux mains la tête de son époux, elle l'arrosa de ses larmes, et mêla ses cris à ses gémissemens. « Malheureux ! s'écria l'étranger, qui était le fermier à qui George avait demandé du secours, qu'as-tu fait ? A mon retour on me remit ta lettre ; je venais pour te sauver !... »

Paix ! paix ! murmura George d'une voix mourante, l'ambition, le désir des richesses m'ont perdu... je suis le bourreau de ma famille, et Dieu m'a condamné !... Un long gémissement accompagna ces paroles, et George expira. Marie, dans les convulsions de la douleur et du désespoir, donna le jour à un enfant mort, et, tandis que l'étranger était allé chercher du secours, elle rendit le dernier soupir sur les cadavres défigurés de son époux et de son fils !...

Nota. Cette tradition est extrêmement répandue en Allemagne ; elle forme le fond de tous les contes de ce genre ; la morale en est frappante et bien appropriée aux individus pour qui ces contes sont faits : que de gens comme George négligent le travail, l'industrie, l'économie, véritables richesses, pour courir après les chimères suggérées par l'ambition et la cupidité !

Si les contes pouvaient guérir les hommes, celui-ci devrait être traduit dans toutes les langues. Mais quoi ! n'avons-nous pas la fable du chien quittant sa proie pour l'ombre ? La Fontaine l'a renouvelée des Grecs ; et qui, depuis Esope jusqu'à nos jours, a-t-elle corrigé ?... E. V.

VARIÉTÉS.

Il se passa, il y a quelque tems, une scène fort extraordinaire dans une église à Turin. C'était dans le carême, au commencement de février, tems où les jours sont très-courts.

Un prédicateur fort en vogue, qui prêchait de longs sermons, s'étendit un jour, après dîner, si bien sur son sujet (qui était la repentance), qu'il faisait nuit avant qu'il eût terminé son discours. A peine avait-il fini, qu'un de ses auditeurs éleva la voix, et demanda à être entendu. On prête aussitôt silence; et cet homme, continuant, dit que le saint homme venait de prêcher avec tant d'onction, avait fait une si vive impression sur lui, misérable pécheur, qu'il avait résolu de changer entièrement de vie, et pour donner une preuve de sa parfaite contrition, il voulait s'accuser publiquement de tous ses crimes. Il avouait donc hautement qu'étant avocat de sa profession, il avait abusé de la confiance de ses cliens pour les tromper, en vendant leurs intérêts à leur partie adverse : il s'accusait aussi d'avoir été mauvais fils, mauvais mari, mauvais père; et, après avoir fait l'énumération d'une longue suite de crimes, il conclut par vouloir donner une preuve convaincante de la sincérité de son repentir en se nommant, et dit qu'il était l'avocat tel, demeurant à tel endroit.

Il achevait à peine, qu'une autre voix s'écria qu'il mentait impudemment, que c'était lui qui était l'avocat désigné, qu'il n'avait à se reprocher aucune des choses qui lui étaient si calomnieusement imputées. Il pria que l'on arrêta le coquin qui venait de parler, afin de le faire punir du tour sanglant qu'il avait voulu lui jouer, mais ce fut en vain; le mauvais plaisant n'avait pas plus tôt entendu la récrimination, qu'il s'était esquivé, et, malgré toutes les recherches que l'on fit, on ne put jamais découvrir qui il était.

(Extrait de l'Écho du Nord).

ERRATUM. — Dans le dernier Numéro, page 75, ligne 2, au lieu de *quelques jolies robes*, lesquelles, lisez de *quelques jolies robes d'étoffe*, lorsqu'elles.

A ce Numéro sont jointes les Planches 241 et 142.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.